



Le colonel Driant.

Le commandant Renouard approuva l'opinion du capitaine Hamel. Tous étaient d'accord. Le commandant Renouard s'assura qu'il ne restait plus rien dans l'abri dont l'ennemi pût tirer parti, et l'ordre fut donné de battre en retraite sur le village de Beaumont.

On constitue en quatre colonnes ce qui reste des bataillons. A la tête de chacune d'elles se mettent le colonel Driant, le commandant Renouard, le capitaine Vincent et le capitaine Hamel. La colonne que commande ce dernier parviendra seule à s'échapper presque intacte.

Driant va essayer de franchir la croupe en arrière du bois de Ville. A la lisière, il s'est arrêté. Il fait passer toute sa colonne devant lui pour s'assurer qu'il n'y a pas de traînards et à la manière d'une capitaine qui quitte son vaisseau le dernier. Il avait sa canne à la main. Dès que les chasseurs débouchent, ils sont mitraillés.

Les coups partaient de Joli-Cœur, des abris en mine que Driant lui-même avait creusés dans le plateau pour y abriter ses réserves et que les Allemands venaient de saisir.

La colonne qui s'avancait par paquets se sépare, s'émiette encore; ce n'est plus une troupe en marche, ce sont de petits éléments qui essayent de s'infiltrer, en laissant à chaque bond des morts sur le terrain. La progression se faisait de trou d'obus en trou d'obus. Pour donner une idée du terrain, disons que sur un point voisin, le capitaine Berweiler dans son mouvement de repli, occupa un cratère d'obus avec 70 de ses hommes.

Au moment de sauter dans un trou d'obus, Driant fut touché à la tempe, fit un quart de tour sur lui-même en disant : « Oh ! là, mon Dieu ! » et s'abattit face à l'ennemi. « Le colonel n'a pas dû bien s'y prendre, me dit un chasseur. Il n'était pas fort pour se cacher. »

C'est la déposition du sergent Paul Coisne, du 56e. Elle est mot pour mot confirmée par le sergent Jules Hacquin du 59e, qui dit : « Me trouvant dans un trou d'obus, j'entendis le cri : « Oh ! là, mon Dieu ! » Je sortais la tête pour me rendre compte et j'aperçus le colonel Driant au moment où il s'abattait face à l'ennemi, aux abords du trou. »

Dans cette extrémité, le colonel Driant ne fut pas abandonné de ses hommes. Coisne sauta auprès de Hacquin et les deux sergents s'occupèrent à dégager les abords du trou de manière à tirer auprès d'eux le colonel qu'ils espéraient n'être que blessé, mais ils s'aperçurent qu'il avait le hoquet et que le sang lui sortait de la bouche. Deux, trois minutes après, les Allemands arrivaient et saisissaient les deux sergents. Le colonel ne paraissait plus donner signe de vie. Pourtant les deux prisonniers voulaient le prendre sur leurs épaules. Les Allemands s'y opposèrent.

Il était quatre ou cinq heures de l'après-midi. Le colonel demeura allongé sur la terre lorraine, baignée de son sang.

Cependant des chasseurs de sa colonne rejoignaient un groupe du 59e qui les précédait de trente mètres et criaient que le colonel venait d'être touché. Ils pouvaient voir leur marche. Un instant après le commandant Renouard fut tué. L'ennemi talonnait de si près nos hommes, que ceux-ci purent voir le lieutenant Crampel, fait prisonnier, leur adresser des gestes désespérés d'adieu. Le capitaine Hamel, jeune officier de vingt-huit ans, seul survivant de ces nobles chefs, commandait maintenant deux bataillons. Il rentra à Beaumont avec sa colonne, dernier reste de ces héros.

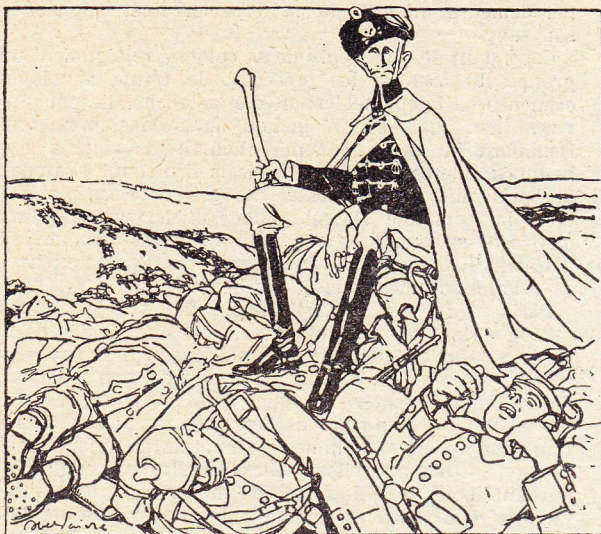
Paris ne fut pas immédiatement fixé sur le sort du colonel Driant. Si le bruit de sa mort circula dès le 24 ou le 25 février, nombreux furent ceux qui n'y voulaient pas croire. On n'avait pas retrouvé son cadavre; on continua d'espérer. Quelques amis hochaient seuls la tête avec tristesse : « Jamais il n'aura rendu son épée. » Dans son foyer, sa femme, ses enfants attendaient anxieusement des nouvelles; celles-ci arrivaient, contradictoires d'abord, puis de moins en moins rassurantes. Enfin une note officieuse émanant de la Chambre des députés vint établir la douloureuse vérité. Sous le titre : « Le lieutenant-colonel Driant mort au champ d'honneur », elle disait : « Les derniers renseignements parvenus ne laissent plus aucun doute. Ainsi qu'il avait été dit « le vaillant soldat, député de Meurthe-et-Moselle, est mort au champ d'honneur, dans les affaires du bois des Caures, au début de la bataille de Verdun. »

A la lecture de ce communiqué, il y eut dans la France une palpitation de douleur. Même sous l'angoisse déjà si terrible étreignant les cœurs depuis les premières heures de la formidable offensive allemande, pour la première fois la mort d'un simple colonel fut un événement. D'autres vaillants, d'un grade supérieur au sien, étaient tombés, mais lui était si connu, si populaire ! Combien s'obstinèrent encore dans l'espoir qu'il n'était que prisonnier. Madame Driant reçut plus de quatre mille lettres de condoléances.

Ceux du front venaient de perdre celui qu'ils appelaient le « Père » (1). Les chasseurs survivants des 56e et 59e bataillons disaient naïvement : « Un homme com-

(1) Maurice Barrès, *Echo de Paris*.

Le Kronprinz.



Le prince du sang.  
(Dessin d'Abel Faivre dans l'«Echo de Paris».)

me celui-là ne devrait pas mourir. Si bon ! Si bon ! » ajoutaient-ils.

C'est de lui aussi qu'on parlera longtemps sous le chaume. Les souvenirs afflueront sur les livres des poilus de retour au foyer. Ceci sera redit :

« Il s'occupait du bien-être de ses hommes : il n'en rencontrait pas un sans l'arrêter : « Eh bien ! chasseur, est-ce que cela va ? » Si vous aviez demandé aux chasseurs ce qu'ils pensaient de leur colonel : « C'est un chic type », auraient-ils tous répondu. »

Et ceci :

« Pour nous, le colonel n'était autre que le « Père Driant ». Il était si paternel et si plein de bienveillante attention !... Pas un qui n'osait l'aborder pour lui demander ce dont il avait besoin ; il savait que ses enfants étaient des gars du Nord et de l'Aisne, de ces régions envahies qui souffrent sous la botte de l'oppressur, et il les avait mis à l'aise en leur disant : « Demandez et vous recevrez ». Aussi pas besoin d'intermédiaire ; on frappait à la porte de sa modeste cagna et avec affection on recevait de lui ce qu'on lui demandait : chaussettes, caleçons, chemises, pipes, tabac. Que n'aurait-il pas fait pour ses chasseurs ! »

Et ceci :

« Il allait aux avant-postes très souvent et à toute heure, et il faisait porter derrière lui des musettes pleines de tabac, de chocolat. Il disait aux sentinelles quelques mots, puis se tournant vers celui qui l'accompagnait : « Donnez-lui du tabac. »

« J'ai été dix-sept mois avec lui, rapporte un soldat. Quand une balle vous passe tout près, instinctivement vous rentrez la tête dans les épaules. Eh bien ! le colonel ne connaissait pas ce mouvement-là » (1)

« Sa franchise allait jusqu'à la témérité », rappelle un autre chasseur. Sa franchise, aimez-vous ce mot fier et limpide pour dire le courage ? Et le chasseur ajoute : « Personne ne peut contredire cela : le colonel Driant n'avait jamais peur. Il recherchait les coins un petit peu dangereux où les balles venaient de temps en temps. Mon colonel, lui disait-on, ne vous mettez pas à cet endroit ; les Boches y tirent depuis le matin. Cela l'amusait ; il y allait et disait : « Vous savez bien qu'ils ne tirent jamais sur moi ! »

De nombreuses chansons ont été faites sur la mort du colonel, celle-ci, de Th. Botrel, est la meilleure :

## Les Chasseurs de Driant

Air : *Au Bois de Boulogne*.

Ils étaient là deux bataillons  
De fins chasseurs nerveux et prompts

Gités dans les taillis profonds  
Et la broussaille  
Qui, sous les ordres de Driant,  
Espéraient depuis plus d'un an  
L'heure de bondir en avant  
Dans la bataille.

Un arrosage meurtrier  
Décima le sombre hallier  
Le vingt et un de février  
Dix-neuf cent seize...  
Et l'obus, en passant, hurlait,  
Et le sol tanguait et roulait,  
Et le bois des Caures croulait  
Dans la fournaise.

Le soir enfin, comme des loups,  
Les Boches sortent de leurs trous  
Et leur bande accourant vers nous  
Est signalée ;  
Et Driant leur cria de loin :  
« Vivants, gueux ! vous ne m'aurez point ! »  
En s'élançant, fusil au poing,  
Dans la mêlée !

Qu'ils sont beaux les petits chasseurs :  
C'est la phalange des meilleurs  
Tireurs, grenadiers, mitrailleurs  
— Bientôt fauchée —  
Qui seule, tient tête aux « loups gris »  
Sans nulle panique et sans cris...  
N'ayant même plus ses abris  
Dans la tranchée.

Hélas ! hélas ! le lendemain  
A la faveur d'un coup de main  
L'ennemi barre le chemin,  
Là, sur la crête :  
Driant — dernier se retirant —  
Fut aussi stoïque, aussi grand  
Que Ney, jadis, et que Roland  
Dans la retraite !

Un tel chef ne sait pas ramper  
Et daigne à peine se courber :  
Une balle s'en vint frapper  
Sa tête altière ;  
Il se retourna d'un effort :  
« Adieu, mes gâs ! » dit-il encor  
Et — face au Boche — il roula mort  
Dans la poussière !

Repose, calme et confiant :  
La terre où tu dors — ô Driant ! —  
Va, ne sera plus dans un an  
Terre allemande !..  
Tes petits chasseurs — tes enfants —  
Tes vengeurs, demain triomphants,  
Avec toi mort, entrent, vivants,  
Dans la Légende !

## LE BOUCHER DE VERDUN

Dans cette histoire complète de la guerre nous ne pouvons omettre de présenter à nos lecteurs un des principaux fauteurs du cataclysme mondial.

On sait que le kronprinz était un des chefs suprêmes de l'armée allemande et qu'il occupa le secteur de Verdun pendant toute la durée de la guerre.

Il s'y acquit une triste renommée. On ne l'y connaissait pas autrement que comme un fat dépourvu d'honneur, comme un individu sans conscience. La vie de ses soldats n'avait aucune valeur à ses yeux et il en envoya des milliers au feu et à la mort.

Un historien français, Louis Dumur, dans son ouvrage « Le Boucher de Verdun », a fait parler un Allemand, qui rapporte sur son séjour au grand quartier général allemand à Stenay des détails typiques. Nous allons en transcrire quelques pages ; elles permettront au lecteur de se faire une idée exacte de la vie de cet homme qui

(1) Maurice Barrès, *Echo de Paris*.



était appelé à régner sur une population de 70 millions d'Allemands et à se glorifier, comme son père Guillaume II, du nom d'envoyé de Dieu.

« Si », écrit cet officier d'état-major allemand, « si les hommes qui considéraient comme un dieu de la guerre le kronprinz qui lançait chaque jour ses télégrammes de guerre dans le monde sous le titre de « Groupe d'armées du kronprinz allemand », si les hommes avaient pu comme moi l'observer et le connaître intimement, combien ils auraient été stupéfaits de leur crédulité.

Le lieutenant-général kronprinz Wilhelm — que dans l'intimité on appelait Willy — appréciait la guerre comme un enfant qui joue avec des soldats de plomb.

La guerre était fraîche et joyeuse! telle était son opinion personnelle.

Mais dès que la fortune changeait et que les revers se suivaient, ou bien lorsqu'il lui fallait exécuter quelque travail sérieux, que l'on exigeait de lui un effort ou une patience surhumaine, de sérieuses capacités, ou des connaissances stratégiques solides, alors il se décourageait et la guerre lui répugnait.

Le prince était absolument ignorant en matière de tactique, d'ethnographie et d'administration.

Il était incapable même de mener au combat un seul bataillon, et laissait tout faire par ses généraux, mais lorsque les troupes placées sous ses ordres remportaient un succès, c'est lui qui s'en attribuait tout l'honneur.

Jamais il ne fit un pas pour faciliter la tâche de ses généraux. Il savait attendre patiemment une victoire, bien qu'il se mit souvent en colère parce qu'elle tardait trop longtemps.

Car chaque jour le prince était d'une humeur différente.

Lorsqu'il lui arrivait d'avoir quelque sujet de mécontentement, alors on le voyait entrer comme un ouragan dans la salle où siégeait son état-major, et les jambes larges ouvertes, la cravache sous le bras, les mains dans les poches, il se plantait devant la carte accrochée au mur, l'étudiait très attentivement pendant quelques secondes, avec le monocle vissé à l'œil, et ricanaît :

« Mais, général! Nous ne progressons pas! Cela n'avance pas du tout! Nous piétons invariablement à la même place! Nous n'avons pas encore gagné un pouce de terrain.

« Pardon, Altesse impériale », répondait alors avec déférence le général Knobelsdorf, « voyez donc ici : tels et tels régiments ont été ramenés en arrière et remplacés par d'autres troupes. »

« Diable, oui, c'est une affaire, je vois cela comme vous; ces drapelets piqués sur la carte sont une belle invention, mais la ligne, la ligne générale ne s'est pas déplacée d'un pas!... Combien de temps cela dure-t-il déjà? Une... deux... trois, quatre semaines! Quatre semaines exactement, général, quatre semaines entières! Et on appelle ça une offensive!... Depuis le 26 février nous n'avons pas fait un pas... »

« Pardon, Altesse impériale, ici, ici et ici. Nous avons pris Forges, Régnéville, Fresnes!... »

« La belle affaire! A ce train-là nous mettons dix ans pour aller à Verdun!... »

« Patience, Altesse impériale. Il arrivera bien un moment où ça craquera!... »

« Où ça craquera, où ça craquera!... Et si ça ne craque pas?... »

« Patience, Altesse impériale, patience!... Général, c'est la seule et unique parole qui sorte de votre bouche... Patience! Patience! à la fin cela devient une scie, un fichu refrain. J'en ai plein le dos!... »

Sans s'inquiéter de ces sorties pincières, le général s'efforçait, avec une patience angélique, invraisemblable de la part d'un officier allemand, d'expliquer les mouvements des troupes, à l'homme en fureur. Willy l'écoutait à peine, émettait de temps en temps une observation, qui trahissait autant de connaissances stratégiques que celles d'un enfant, se faisait apporter les nouvelles télégraphiques et téléphoniques, les parcourait rapidement, sifflait un air, fumait plusieurs cigarettes l'une après l'autre, lançait quelques plaisanteries faciles, tournait sur ses talons et disparaissait en riant pour se rendre... au Casino.

Bien qu'agé de près de trente-quatre ans, le kronprinz Wilhelm était invraisemblablement jeune d'aspect. Découplé, dégagé, flexible, la taille étroitement baleinée, il haussait sur un cou élastique une tête aux mobilités excessives et au profil de rat.

Le visage effilé et mince, au front et au menton fuyants, au nez pointu soulaché d'une fine moustachette blonde, se vrillait de petits yeux bleus très brillants, qui tantôt se fixaient, avec hardiesse et insolence, tantôt se dérobaient d'un glissement subreptice et fourbe, tantôt encore vacillaient étrangement, inquiets, égarés et lointains comme ceux d'une bête féline.

Ce regard déconcertant, joint aux rides légères qui, de près, s'ariaient d'un réseau serré le pourtour des orbites, des ailes du nez et des commissures des lèvres, détruisait vite l'impression d'ingénuité juvénile que donnaient au premier abord la sveltesse du corps et l'agilité des allures.

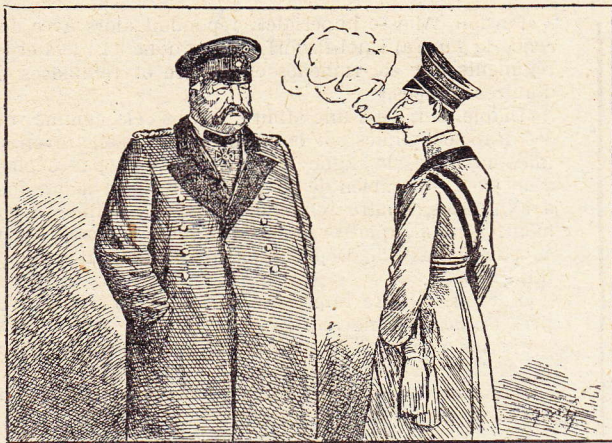
Le voûtement précoce de la nuque et la flexion indécise des genoux dénonçaient l'abus des exercices d'adresse et les excès bestiaux. Les manières étaient plus dégingandées qu'élégantes et le ton général tenait moins du gentilhomme dégénéré que du voyou distingué.

D'une intelligence primesautière et capricieuse, le prince se rebuait facilement de tout ce qu'il ne comprenait pas du premier coup et par don naturel, ce qui, en dehors du sport et des femmes, était à la vérité peu de chose.

Le travail, l'attention, l'effort ne lui convenaient guère; aussi, bien qu'il eût des lumières éparses sur ce qu'il attrapait à la volée, sa conversation restait-elle superficielle et sans originalité, à l'exception des deux thèmes favoris de ses méditations, où il savait se montrer brillant causeur, non moins que remarquable champion. Sans véritable culture littéraire et artistique, il en avait le léger vernis qui s'acquiert par la fréquentation de la bonne société, et même de la mauvaise.

Il parlait à merveille un français académique et sans accent, qu'il se plaisait à entremêler des expressions argotiques les plus divertissantes. Les doigts chargés de bagues, le bracelet au poignet, le cheveu coquettement ondulé et parfumé, il représentait assez exactement ce type de joli garçon qu'on appelle en France un « gigolo ».

Quoiqu'il se flattât de ressembler au physique comme



« Rends-moi mes légions ! »

**Hindenburg.** — Dites donc, Altesse Impériale, il y a quelques mois, je vous ai prêté quelques divisions, j'aimerais bien les avoir maintenant, car j'en ai un pressant besoin.

**Le Kronprinz.** — Mille regrets, mon vieux, mais pour l'instant, cela m'est impossible. Mes placements (mes affaires à Verdun) ont mal marché et j'avais même l'intention de vous demander à nouveau une petite avance. — Dessin de J. G. GOULD. (*Westminster Gazette*, de Londres, 18 avril 1916).

au moral, à son grand prédécesseur Frédéric II, il n'en figurait bien plutôt qu'une piètre caricature. On peut même dire que, dans sa personne psychologique comme dans sa conformation extérieure, le kronprinz Wilhelm était fort peu allemand, ce qui s'explique par le sang étranger qui, comme c'est trop souvent le cas dans nos maisons souveraines, était venu corrompre le noble sang germanique.

Ce qui était peut-être moins allemand encore que le reste, c'était sa manière de se comporter à l'égard de la population française. Son manque de dignité sur ce point, avant que j'eusse fini par m'y habituer, me semblait particulièrement choquant. Loin de tenir en respect cette racaille welche (1) et de lui faire sentir la sévérité salutaire de notre poigne victorieuse, Son Altesse Impériale paraissait dérangé d'un besoin de s'encanailler et de se rendre populaire.

Qu'il fût en voiture, à cheval ou à pied, Willy prenait je ne sais quel dégradant plaisir à adresser des signes aux passants, à saluer avec ostentation les femmes et les jeunes filles, à interpeller les marchands dans leurs boutiques ou à s'arrêter devant les grosses mères pour leur demander des nouvelles de leur «homme» ou de leur «fiston» prisonnier en Allemagne, ou «pioupiou» en France encore libre, comme si les malheureuses pouvaient en recevoir.

Aux petites filles il donnait des bonbons et des images pieuses; il distribuait aux ouvriers et aux paysans, non moins libéralement qu'à ses soldats, des poignées de cigarettes blondes qu'il puisait dans une grande boîte blanche à ses armes. Mais les gamins surtout faisaient sa joie. Il les ameutait après lui en leur jetant des sous, et ces petits sacripants s'étaient à tel point familiarisés avec lui que, du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils criaient en accourant : «V'là Gugusse!... Ohé, Gugusse!...»

C'était d'autant plus honteux que, loin de se formaliser de cet irrespect, Willy s'en amusait follement. S'il n'eût été le fait que de cette peste de marmaille, cet affligeant spectacle eût encore été supportable. Mais la population entière faisait chorus. Les sourires, les rires, l'épanouissement joyeux et la bonne humeur des gens, quand on parlait de lui ou qu'on voyait paraître sa silhouette fadote, ne témoignaient que trop du peu d'estime où on le tenait. Si ses officiers ne prenaient pas le prince au sérieux, ce qui était leur droit et ce pour quoi ils avaient sans doute de justes raisons, du moins lui marquaient-ils la déférence qui était due à son haut rang.

L'indocile plèbe française, elle, se moquait ouvertement

(1) Le lecteur nous pardonnera cette expression car c'est un Allemand qui parle ici.

de lui et le tournait en dérision. Gugusse connaissait d'autres sobriquets : le populaire le surnommait plus communément encore «Zigomar», tandis que les bourgeois, relevant leur malignité d'un horrible calembour, l'appelaient le «Clown-prince».

Ces diverses dénominations procédaient, on le voit, du même ordre de dénigrement et témoignaient fâcheusement de la peu glorieuse impression que produisait non seulement à Stenay, mais dans toute la vallée de la Meuse, notre illustre prince impérial.

Il ne faudrait cependant pas croire que cette macaronique réputation fût attribuable à une bienveillance réelle, à une condescendance sincère envers la population française occupée. Il n'y avait chez le prince ni faiblesse de cœur, ni sensibilité mal placée, ni pitié pour les vaincus, mais seulement légèreté, inconscience et coupable abandon de ce qu'il y a de plus pur et de saintement inflexible dans l'officier prussien.

Sous ses dehors aimables il cachait un égoïsme profond. Rien ne devait troubler le cours de ses plaisirs ni lui causer le moindre dérangement. L'apparence engageante de ses manières l'exposait naturellement à de multiples sollicitations. Il n'en écoutait aucune ou s'en débarrassait avec désinvolture. Jamais il ne rendait un service, à moins qu'il ne dût en résulter un agrément pour lui-même. Les Français, il les renvoyait à la commandantur ou à l'inspection d'étapes, les Allemands à l'état-major général. Il s'en excusait lestement :

«Que voulez-vous, disais-je, je ne suis rien et on ne m'écoute pas; il suffit que j'intervienne pour qu'on me refuse ce que je demande.»

Ce qui était en partie vrai, mais qui dénotait une étrange oblitération de l'amour-propre.

Cette fallacieuse humeur et ces façons singulières ne se traduisaient pas d'ailleurs par une générosité bien chevaleresque et il s'entendait à voler et à piller tout comme un autre. De nombreux wagons chargés de ses dépredations avaient déjà pris pour son compte le chemin de l'Allemagne.

Un vice cependant ne pouvait lui être imputé : il ne buvait pas ou presque pas. En cela il s'écarterait également de ses origines allemandes.

La cause ici encore était son égoïsme. Il ne buvait pas afin de pouvoir donner un aliment d'autant plus facile à son libertinage. Car il était un être vulgaire et nous épargnons aux lecteurs les multiples récits qui circulent à son sujet en territoire français occupé. Il était la terreur des femmes honnêtes et dans la région de la Woëvre son dévergondage était proverbial.

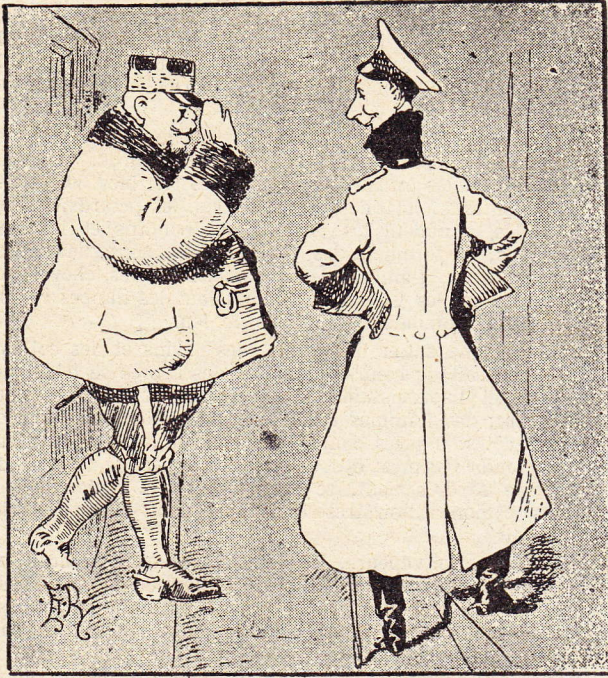
Il serait contraire à une saine psychologie d'induire de sa relative douceur de caractère que le kronprinz fût personnellement porté à déplorer et à réprover les duretés de la guerre. S'il n'eût pas toléré que des actes de cruauté fussent commis en sa présence ou dans son voisinage immédiat, il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait loin de ses yeux, et était toujours prêt à souscrire aux sévérités que ses émissaires jugeaient nécessaires pour le bien de la patrie et l'honneur du nom allemand. Les pertes fabuleuses que subissaient ses troupes ne l'émuvaient en aucune façon, sinon par les résultats peu proportionnés à l'enflure de ses désirs qui étaient le fruit de leurs souffrances.

Quand quelque affaire était engagée, que quelque opération était en vue dont on pouvait espérer un avantage, il n'hésitait pas à préconiser l'envoi au feu du plus grand nombre de bataillons possible, ne rêvant que plaies et bosses, indifférent à l'effusion du sang et à l'horreur des mêlées, ardent à faire prévaloir les décisions les moins modérées, pourvu que sa précieuse personne fût à l'abri et que l'exercice de ses plaisirs accoutumés n'en fût point troublé.

Par contre, quand le coup n'avait pas réussi, il était le premier à se décourager et à parler de tout envoyer promener.

Était-ce au prix qu'il attachait à sa sécurité propre ou au désir d'épargner à ses regards délicats des spectacles trop cruels qu'il fallait attribuer son peu de penchant à aller s'exposer à l'avant?

Le fait est qu'il ne se montrait jamais sur le front



Branches d'olivier pour rire.

Le général Joffre présentant ses hommages au plus grand stratège des temps modernes.

Caricature de P. L. RITCHIE. (*The Bystander*, de Londres, 15 mars 1916).

pendant les périodes de grands combats. On ne l'avait pas vu devant Verdun, et la canonnade, qu'on entendait fort distinctement de Stenay, continuant avec une intensité redoutable, il préférait ne pas s'aventurer trop au sud de son quartier général.

Par ailleurs, lorsque le temps était au beau et le baromètre de la bataille au calme, il aimait à aller se pavaner au milieu des troupes et à se faire acclamer par les soldats. Leur faisait de petites harangues assez bien troussées, exaltant leur loyalisme et les stimulant au courage. Juché comme un jockey sur son pur sang à robe blanche, il se plaisait à passer en revue un régiment ou, le gant à la casquette marquée de la tête de mort d'argent, à voir défilier devant lui une relève de compagnies. «Guten Morgen, Kamaraden!» saluait-il de sa voix aigrelette de ténorino. A quoi le tonitruement des Feldgrauen répondait d'une seule haleine, dans un barytonnement martelé : «Gutenmorgenkaiserlichehoheit!».

La légende guerrière du dernier héritier de Frédéric II était soigneusement entretenue, tant par ces petites cérémonies peu dangereuses, qui se renouvelaient aussi souvent que le permettaient les circonstances, que par une propagande fort bien comprise au moyen de l'image, de l'écrit et de la parole.

Des conférenciers dûment stylés portaient sur le front et jusque sous les bombes le récit de ses exploits; des représentations cinématographiques les filaient sous ses aspects les plus avantageux et chauffaient l'enthousiasme; des tracts, des feuilles volantes, un journal spécial, «die Westfront», trompetaient partout la gloire du jeune héros, et, tout le long des lignes encerclant Verdun, les marches, attaques et assauts ne se faisaient qu'au cri de guerre de la Ve armée: «Hurra Kronprinz!».

Mais hélas! pour nous, Allemands, tout cet héroïsme factice de Willy ne profitait guère à la patrie ni à la situation militaire. Les Français, que nous pensions anéantir à tout instant se montrèrent plus résistants que nous ne le croyions chaque fois. Ce peuple extraordinaire était si peu battu, qu'il passa même bientôt à l'offensive et nous infligea des pertes sensibles.

La route de Paris n'était pas semée de roses.

Ce contretemps mit le prince en fureur. Il traita d'ânes ses généraux. Ah! ils ne voulaient pas écouter ses conseils! Ils devaient donc en porter aussi les conséquences.

Si on avait suivi ses plans, la bataille aurait pris une tout autre tournure. Il était dégoûté de ses généraux et menaçait de retourner à Berlin.

Il en voulait surtout au général octogénaire von Haeseler. Celui-ci était l'auteur du plan que l'on avait suivi et il ne pouvait ni voir ni sentir ce courageux vieillard.

«Ce vieux est un misérable!» criait-il.

Une autre fois il déclara catégoriquement qu'il signerait la paix avec l'ennemi.

«A quoi bon se casser les dents sur un os dur!» disait-il. «Avec les Français il y a moyen de s'entendre. Ils s'estimeront très heureux s'ils n'y perdent que leurs colonies et si nous leur donnons la Lorraine comme compensation, si nous mettons un nouveau toit sur leur cathédrale de Reims et si nous partageons la Belgique avec eux. L'Angleterre seule est notre ennemie. «Gott strafe England». Avec la France on peut fort bien causer.»

Comme il se promenait dans Stenay après une pareille boutade, on l'entendit dire paternellement aux gens debout sur le seuil de leur porte :

«Nous en avons plein le dos de la guerre. Bah! Prenez courage, vous êtes et vous resterez Français.»

Le casino était le restaurant des officiers. Chaque jour le prince y allait déjeuner et diner. Bien que toute étiquette fût bannie de ces repas, la discipline militaire y était rigoureusement observée. Un jour, le vieux Haeseler se risqua à s'asseoir à la table du prince. Le prince, toujours si loquace, ne prononça pas un mot, car il ne pouvait supporter ce vieux grognard. On entendit Haeseler murmurer plusieurs fois entre les dents : «Quelle marche de limaçonnage! On n'avance pas du tout! Tonnerre! En 1870 nous faisons les choses autrement.»

Le prince haussa les épaules et se montra tout heureux lorsque le vieux grincheux se leva de table et disparut.

Il y avait toujours une joyeuse compagnie au dîner. On dansait et on chantait, tandis qu'au loin les gros canons tonnaient et crachaient la mort et la destruction.

Oh! ces canons qui ne se faisaient jamais et dont les gueules de bronze s'ouvraient d'une façon ininterrompue, nuit et jour.

L'officier allemand parle aussi de l'offensive à Verdun et du «trommelfeuer» qui précédait une attaque :

«Le lendemain dimanche, les jours nuages hivernaux se déchirèrent lentement; un ciel bleu très pâle apparut par lambeaux, d'où bientôt glissèrent d'obliques zébrures de soleil. La neige se constella de scintillations; les arbres rayonnèrent et commencèrent à s'égoutter. L'air se cristallisa. Un frémissement courut sous terre, le long des abris, et les téléphones tictaquèrent. Le déblaiement céleste se poursuivit jusqu'au soir. Nos drachen s'élevèrent et virent, pour la première fois depuis longtemps, le soleil se coucher derrière la Meuse débordée, qui s'empourpra comme un immense lac de sang. La nuit fut claire et froide. Une aigre brise se mit à souffler du nord-est, desséchant la terre fangeuse et préparant le gel du matin. Malgré l'ordre de repos complet que nous avions reçu, peu d'entre nous dormirent tranquillement. Contrairement à l'habitude, aucune sonnerie ne devait réveiller les troupes d'infanterie. Une diane formidable allait s'en charger.

L'aube se leva radieuse dans un ciel sans nuage. Je la vis blanchir, puis s'argenter sur les forêts orientales miroitantes de givre. Chassé de mon terrier par l'insomnie, je rôdais excédé d'attente sur la place du village, dont les maisons ébréchées s'enlevaient très pures sur la lumière froide.

Seuls des convois de caissons la traversaient interminablement dans un bruit grésillant de roues sur les flaques gelées. La berge céleste des forêts devint rose, puis cramoisie. Un jet topaze jaillit dans l'éther. Tout fut éblouissant au-dessus de la Woivre. Fulgurant d'or, aveuglant, splendide, le soleil émergeait du rivage rutilant des collines et montait majestueusement sur les champs onduleux de Verdun.

A 8 h, 15, heure allemande, une immense déflagration, composée en quelques minutes de centaines et de centaines d'épouvantables détonations, doublées, triplées et quadruplées presque aussitôt et indéfiniment de centaines et de centaines d'autres, ébranla comme un cataclysme toute l'étendue perceptible du front.



Le général von Haeseler.

Immédiatement projeté sur le sol par cette secousse sismique inattendue, ahuri, assourdi, bu par le déplacement d'air, je fus incapable de me représenter tout d'abord ce qui se passait, et je crus, l'espace d'une seconde, à un effroyable tremblement de terre.

De monstrueux vomissements de gueules d'enfer tonnaient tout autour de moi, devant derrière, à gauche, à droite, les plus énormes et les plus sombres en arrière, tandis que des roulements de trains, des bruits de chaînes, des sifflements, des rafales hurlantes passaient par-dessus ma tête. J'étais au centre d'une éruption volcanique.

De partout, des abris, des maisons, des caves surgissaient des têtes effarées, des corps titubant, officiers en tricot, groupes de soldats réveillés en sursaut, les yeux écarquillés et les mains sur les oreilles. Des chevaux cassaient leurs attelles ou ruaient dans leurs limons. Des pierres dégringolaient.

Je vis accourir le colonel Schwarzmuth très excité, qui criait, les bras en giration :

— Trommelfeuer!... Trommelfeuer!..

Le premier moment de stupeur passé, ce fut une jubilation, un enthousiasme, une frénésie; on se mit à danser, à faire de grands sauts de joie, à pousser des hurlements, qu'on entendait à peine dans le fracas du tonnerre. Jamais on n'avait eu l'idée, jamais on n'aurait cru à la possibilité d'une pareille intensité de bombardement. Cela défiait toute mesure, comme toute imagination. Jamais on n'avait vu quelque chose de semblable et jamais on ne le reverrait, car c'était assurément la fin de la guerre.

Le colonel s'approcha de moi, mit ses mains en cornet et me cria dans le pavillon de l'oreille :

— Pas besoin de se mettre à l'abri! Pouvons rester tranquillement dehors! Les Franzouilles ne tireront pas sur nous! S'il reste quelque chose de leur malheureuse artillerie, ils auront assez à faire d'essayer de faire taire quelques-unes de nos pièces!

On distribua du coton et de l'huile camphrée pour se boucher les oreilles et se lubrifier les tympans. La fiftinique symphonie croissait en violence. Bien des hommes se couchaient sur le ventre, la lignasse entre les coudes, ou redisparaissaient dans les sous-sols, ne pouvant en supporter la commotion.

Cela dura des heures et des heures. C'était comme un gigantesque feu d'artifice de sons étourdissants, où les fusées, les raquettes, les baguettes détonnantes, les ballons, les bombes lumineuses, les pots à feu et les barils foudroyants auraient été composés d'autant de coups de canon de toute tonalité, de toute portée et de toute cadence.

Entre les fougasses profondes des gros mortiers, les girandes et les gloires des obusiers lourds, partaient les boîtes, les lances, les étoiles des terribles 305 et des 280 délirants, éclataient les marrons, les pétards, les péterolles, sautaient les jardons, les boudins et les saucissons, se tordaient les salamandres, zigzaguaient les serpenteaux, flambaient les corètes et les chevelures, jaillissaient les gerbes, se répandaient les nappes rayonnantes et tombaient les pluies de feu.

Le cirque entier des forêts, des ravins et des collines s'embrasait de lueurs immenses; les arbres se déchiquetaient et disparaissaient à vue d'œil; des clairières s'ouvraient; des flammes d'incendies s'élevaient au loin, de tous côtés, piquées comme des feux de la Saint-Jean sur les fonds basanés; des colonnes opaques de terre et de fumée se dressaient, se suspendaient et replongeaient; des cyclones noirs tourbillonnaient; tout se bouleversait.

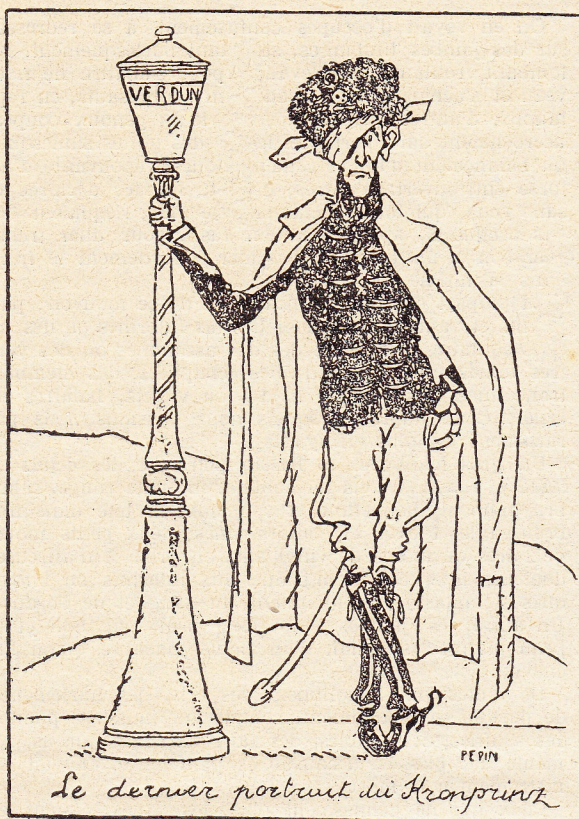
Chargé de vapeurs, le ciel s'empoudrait, s'ocrait, se vermillonnait; de larges nues bitumineuses en détruisaient l'azur. Peu à peu la lumière naturelle se résorba, remplacée par l'irradiation plutonienne venue d'en bas. Gainé de pourpre, puis jaune, puis blanc, puis gris, le soleil lui-même, le magnifique soleil du matin, après avoir longtemps et vainement tenté de soutenir une lutte inégale, finit par clignoter comme un phare fumeux et par s'évanouir, tandis que tournoyaient et fulguraient sur les horizons convulsés les soleils artificiels allumés par cette colossale pyrotechnie.

« A midi, la tourmente durait encore. Des troupes d'infanterie commençaient à passer, se dirigeant vers les premières lignes, au milieu du fracas. Les hommes avançaient au pas demi-cadencé, le sac à grenades au flanc, la bouche ouverte, poussant des acclamations qui se perdaient dans le vacarme.

A deux heures, le «Trommelfeuer» continuait à déchai-



Le Kronprinz s'appretant à cueillir la marguerite de Verdun.



*Le dernier portrait du Kronprinz*

ner sa tempête. A trois, je téléphonai : «La marche en avant commence à cinq heures.»

A cinq heures moins cinq, les artificiers lancèrent le bouquet, puis, comme un orage qui s'apaise brusquement, le déluge foudroyant s'éteignit, et l'on ne vit p'us sous le ciel livide que les feux de Bengale des incendies, l'on n'entendit plus que le pétilllement des mitrailleuses dans le sud et la grêle lointaine des 105 déclanchant leurs tirs de barrage derrière les lignes françaises.

De nouveaux contingents ne cessaient de monter en direction des tranchées, pionniers, grenadiers, fusiliers, réserves de régiment ou de brigade, hurlant et chantant, gorgés d'eau-de-vie. On entendait maintenant ce qu'ils criaient en marchant, et le bruit de leurs clameurs, quand ils passaient, couvrait à son tour celui de la bataille. Ce qu'ils beuglaient, c'était : « Hurra Kronprinz! »

Mais l'armée française attendait l'attaque sans broncher. On croyait que dans le camp français tout avait été détruit et broyé sous la mitraille des canons et qu'il ne resterait plus une tranchée, ni un homme ni un rat.

Or, l'ange de la patrie française à l'épée flamboyante attendait l'attaque des Allemands. Des mitrailleuses et des fusils crépitèrent, des canons hurlèrent. Les hordes allemandes furent balayées par milliers et milliers d'hommes.

Le kronprinz porta les poings aux tempes et hurla : « Ces chiens! ces chiens! Ne seront-ils donc jamais écrasés, jamais anéantis! »

L'offensive allemande avait échoué.

L'heure avait sonné, l'heure si longtemps attendue de la revanche.

.....  
Le lendemain nous allâmes visiter le champ de bataille.

Nous traversâmes la Meuse à Vilosnes et nous nous portâmes en direction de Béthincourt par les villages en ruines de Dannevoux et de Gercourt. A mesure que nous nous rapprochions de la bataille et que nous pénétrions dans la zone orageuse de l'artillerie, le tumulte devenait effrayant et les spectacles de la guerre accumulaient autour de nous leurs tragiques images. La route se remplissait de voitures d'ambulances et de cohortes

clopinantes de blessés qui refluaient rudement à l'arrière au milieu des cris, des jurons, des bousculades, du croisement chaotique des obusiers légers, des caissons de ravitaillement et des fourgons à vivres.

Des compagnies de renfort, bossues de sacs et d'outils, tanguaient hâtivement à travers champ pour aller occuper des tranchées de soutien. Des chevaux morts ou gambillant grotesquement parsemaient la jachère de leurs membres dressés.

Une fumée âcre émanait des éclatements et des terres projetées. Les obus secs des pièces de marine française arrivaient jusque-là, mariant leurs explosions sonores et déchirantes aux ronronnements aériens des avions de guet et au bris claqueur de leurs petites bombes. Nous avançons difficilement sur cette chaussée regorgeante et défoncée. Sur notre gauche, les masses drues du bois de Forges étalaient leur pâte brune, que commençaient à nuancer par places des touches verdâtres.

Plus loin, le dos plumé de la côte de l'Oie et l'aile ravagée du bois des Corbeaux boursoflaient leurs pentes pustuleuses où crevaient avec des jets noirs les abcès des projectiles. Devant nous, c'était le Mort-Homme, nu, désolé, fumant comme un volcan, avec ses deux cônes balafrés et sa nuée de petits cratères en éruption.

Puis c'étaient Béthincourt, qui achevait de brûler, la ligne glabre de hauteurs que marquait d'un bubon la cote 304, la tache sombre, blanchie de pelade, des bois d'Avocourt et de Malancourt, tandis que, tout à droite, sortant d'un plateau figé, le pic de Montfaucon érigeait dans l'azur sa flèche intacte, par dessus son église à jour, percée de trous comme une écumoire.

Il nous devint bientôt certain que nous ne pourrions pas atteindre Béthincourt, évacué par nos troupes qui l'avaient conquis l'avant veille, foyer sinistre que finissait d'anéantir l'artillerie ennemie. Couverte par la côte 251, une couronne de nos mortiers de campagne, dans le fond de l'Homme-Tué, contrebattait infernalement la canonnade française.

C'est là que nous laissâmes notre auto pour prendre des chevaux. Abandonnant la route du sud, intenable, nous prîmes, en direction de l'est, le chemin vicinal de Forges, qui longeait nos tranchées de départ et suivait la lisière méridionale du bois. Une petite escorte de



Les pilules de Verdun sont dures à croquer. (Le Journal).

uhlans nous accompagnait. L'effroyable bataille traitait vers sa fin.

Vingt et un régiments avaient été lancés violemment à l'assaut de cette ligne maudite, d'une étendue de moins de dix kilomètres. Soutenus par une artillerie formidable et précédés par une rampe flamboyante de feux de barrage, soixante-dix mille hommes étaient montés au carnage.

Rejoignant la route du ruisseau de Forges et remontant un peu le thalweg, nous arrivâmes au moulin de Raffécourt, où se trouvait le poste de commandement de la 12e division de réserve. Nous y trouvâmes le général von Gallwitz et le général von François. L'agitation et la mauvaise humeur y étaient extrêmes. On considérait l'affaire comme manquée, aucun des résultats que l'on se promettait de cette opération capitale n'ayant été atteint. Le général von François brandissait avec emportement un ordre du jour français daté du jour même, et en nous le mettant sous les yeux sa lippe baveuse tremblait d'une rage concentrée.

Cette proclamation, signée Pétain, portait :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée ont rivalisé d'héroïsme. Les Allemands attaqueront encore : que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage ! On les aura ! »

Après nous être restaurés et avoir transmis les sentiments de gratitude de Son Altesse Impériale, nous annonçâmes notre intention de poursuivre notre mission en allant visiter les confins immédiats du champ de bataille. Les chevaux n'étant plus utilisables, nous continuâmes à pied avec une escouade de chasseurs.

Le soleil cuivreux et sans rayons, dans la vibration poussiéreuse d'un ciel mordoré, détachait et enluminaient fantastiquement les crêtes foudroyées du Mort-Homme. Par le fond de Fargevaux et la vallée Jacques nous en abordâmes les premières pentes.

Nous tenions à gauche une lisière galeuse du bois des corbeaux, aux arbres équarris, rompus, grimaçant comme des gibets. De temps en temps une lourde détonation caverneuse chargeait l'air de suie et rouloyait le sol, tandis que la chape étouffante du firmament bas se mouchetait des petits cirrus fugitifs des shrapnells.

Nous butions péniblement dans les moltes retournées, les essarts bouleversés, les trous d'obus, les débris de ferrailles. Des vêtements épars, des bottes, des casques, des couvertures, des roues de caissons, des harnachements, des douilles, des fusils, des dislocations d'engins de tranchées et des ossements de mitrailleuses, tout un pêle-mêle de lendemain de bataille, toute une brocante de guerre semait la glèbe éventrée et obstruait le terrain.

Une batterie d'obusiers de 105, limons broyés, flasques claquées, gisait par le travers d'une ravine dans un enchevêtrement hérissé d'affûts culbutés, de gueules déjetées et de tibias de chevaux. Des sifflements et des miaulements rayaient comme des étoiles filantes l'étendue grondante et la basse continue du bruit.

Tout à coup nos chasseurs clamèrent en sautant vivement dans une sape effondrée : « Achtung ! Achtung ! » Un mugissement de sirène fendait l'air et nous arrivait dessus. Nous n'eûmes que le temps de nous aplatir. L'explosion se produisit à dix mètres, nous couvrant de terre, d'éclats de pierraille et nous empoisonnant de gaz. Je me relevai les oreilles tintantes et en me secouant comme un barbet.

« Nous reprîmes notre expédition, en évitant de nous égarer trop avant dans le sud. Le spectacle que nous avions déjà sous les yeux suffisait d'ailleurs à combler notre curiosité. Quelle que fût la diligence de nos ambulanciers, de nombreux blessés demeuraient encore sans secours sur le théâtre de leurs exploits, remplissant l'horrible scène, aussi loin que portait la lorgnette sous ce ciel de géhenne et dans ce décor saturnien, de leur ignoble remuement larvaire, de leur grognement et de leurs contorsions. Gris, répugnants, stercoreux, laissant des baves sanglantes derrière leurs traînements de limaces, ils brandillaient désespérément sur le sol visqueux des moignons convulsifs ou des têtes dandinantes.

On en voyait d'occupés confusément à se redresser sur des jambes titubantes, sautillant burlesquement, retombant, roulant, se relevant, pour s'abattre de nouveau et s'acharner en saccades, en soubresauts, en reptations ; d'autres qui, montés sur leurs genoux coupés, accrochaient sur l'herbe ou le roc des gestes simiesques ou balançaient d'un bercement d'ours l'épouvante d'un torse entr'ouvert ; d'autres, debout, la face déchirée et sans yeux, qui tâtonnaient dans le vide, risquaient des pas oscillants, appuyés à leur fusil, pour aller trébucher contre un corps et basculer lourdement le front dans la marne.

La plupart cependant, incapables de se mouvoir, palpitants et vautrés, formaient des tas informes ou des loques solitaires, montrant des dos assommés ou des ventres tumescents, des entrailles échappées, des membres tronçonnés, des visages livides ou violets, balafrés de cruor. Ceux auprès desquels nous passions nous paraissaient les plus effrayants.

Un gros feldwebel, le bassin pétri par des éclats de fonte et répandu sous lui comme une pâte rouge, râlait bruyamment, hoquetant et spumeux, la tête dans une broussaille. Ployés et contorsionnés, deux petits mousquetaires de moins de vingt ans, en proie à d'affreuses douleurs internes, la mitraille aux intestins ou intoxiqués de miasmes, vomissaient du sang et de l'ordure. Un autre, les jambes emportées, brûlé vif, noir et la peau mangée, suppliait d'un rictus macabre qu'on l'achevât.

De toutes parts montaient des cris, des hurlements ; de partout se répondaient, comme une immense plainte, des souffles, des soupirs, des sanglots et des jurons. La meute des blessés, décousue et pantelante, aboyait sinistrement à la mort.

Ceux qui ne gémissaient plus, les tués, étaient en nombre beaucoup plus grand, car on n'avait pas encore commencé à les ramasser. Il y en avait des milliers, dans toutes les poses, dans tous les modes d'écroulement, dans tous les états de ruine ou de déchiement, prostrés parfois par rangs entiers dans un élément de tranchée ou derrière une corne de bois.

Sépulcraux et blafards, les plus noblement tombés reposaient du sommeil légendaire du guerrier germain. Mais bien peu offraient cette attitude héroïque. La grande masse de ces corps immolés présentait beaucoup plus l'aspect de l'abattoir ou du charnier que celle du cimetière ou même de la morgue. Tuméfiés, boursoufflés, crevant d'exhalaisons, tailladés, charcutés, grillés, rôtis, fumés, ouverts comme des porcs ou dépecés comme de la venaison, les cadavres, baignant dans un jus de sang coagulé, exposaient sur l'égal du champ de bataille leur viande fraîchement abattue et leur rougeoyante charognerie.

A travers le cuir des vêtements, les blessures fendaient et labouraient la chair, entamaient et hachaient les viscères, dénudaient les os, vidaient les abdomens, détachaient des quartiers entiers. Des pattes étaient sectionnées et des nuques décapitées. On pataugeait dans la graisse, la fiente et les déchets. Ici, c'était un tronc adipeux, découpé de l'anus au thorax, estomac et intestins à l'air, que dévorait gloutonnement des ra's.

Là, une cervelle avait jailli d'un crâne. Ailleurs, sous l'effet refoulant d'une poitrine effondrée, un tronc se dressait, écarlate et rigide, entre deux cuisses bleues. On passait sur ces corps et on longeait ces abats. Des chapelets de boyaux pendaient aux crochets des arbres comme des rangs de saucisses crues ; d'épouvantables g'gots, d'effrayantes entrecôtes, des paquets de tripes traînaient de tous côtés dans la fange pourprée ; des pieds et des têtes exsangues gisaient sur l'herbe comme dans du cresson ; des aloyaux rutilaient, des foies luisaient, des rognons suintaient ; on marchait sur des doigts, des vertèbres, des langues et des yeux.

Toute la monstrueuse tuerie jonchait de ses victimes innumérablement sacrifiées les flancs du sinistre Mort-Homme et du hideux bois des Corbeaux, tandis que se prélassait là-bas, dans sa joyeuse résidence, au milieu de ses généraux de cour, de ses intendants, de ses favoris, de ses maîtresses, de ses policiers et de ses chiens, le singe vaniteux et dissolu pour qui coulait tout ce





L'assaut du village de Douaumont.

sang, celui que ses soldats appelaient déjà avec horreur et haine, sans se départir pour cela de leur servile discipline, «Le Boucher de Verdun».

\* \* \*

Cet entourage et le boucher sanglant me donnaient la nausée et je demandai que l'on m'envoyât à la ligne de feu.

«Cela vient bien à point», me répondit l'officier de service, «au fort avancé presque tous nos officiers ont été tués. N'avez-vous pas peur et vous trouvez-vous assez de vaillance pour aller occuper ce poste?»

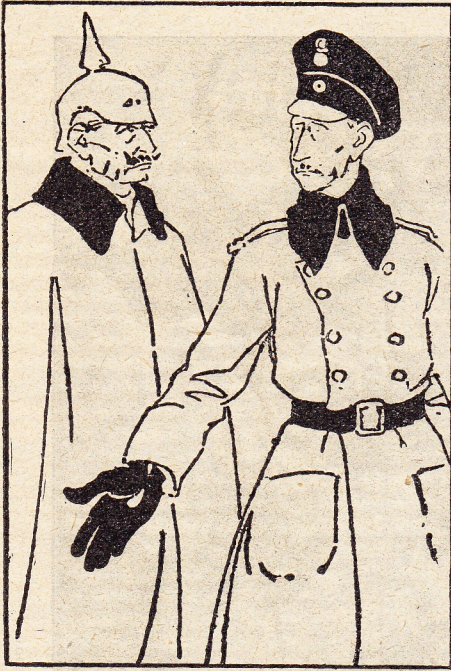
«Vous pouvez disposer de moi, commandant.»

Je partis pour la première ligne. Le même soir je me trouvais dans le fort.

Des jours d'épreuve étaient arrivés pour l'armée allemande. Notre marche victorieuse était arrêtée. Pétain avait repris le commandement dans ses mains géniales. L'armée française s'était redressée, prête à l'offensive.

Les coups se suivaient avec force et précision.

Le lendemain matin je montai dans la tour blindée du fort et j'aperçus la région ravagée qui m'entourait. Lorsque je vis devant moi le pays incendié, calciné et



Douloureux dilemme.

*Le Kronprinz (à Guillaume).* — Si je n'ai pas 400.000 hommes de renfort, nous perdons notre prestige.

*Guillaume.* — Et qu'est-ce que nous perdons si tu fais massacrer ces 400.000 hommes comme les précédents ?

*(Le Matin, 24 mars 1916.)*

pulvérisé aussi loin que mes regards pouvaient porter, je me crus transporté dans un autre monde.

Me trouvais-je bien réellement sur une colline d'une superficie de trois cents mètres, en Europe, au centre de la civilisation, dans un pays qui avait une histoire, une culture et qui était habitée depuis des siècles ?

Impossible !

Je croyais contempler un cratère éteint s'élevant à 6000 mètres au-dessus du niveau de la mer. On n'y voyait ni indigènes, ni bête, ni arbre. J'étais dans un des déserts de l'Afrique inhospitalière, sur les champs de lave du cratère du Kilimandjaro.

Où bien au milieu d'un paysage lunaire, entouré de centaines de cratères éteints, perdu dans un monde infesté par toutes sortes d'horreurs, où il n'y avait ni vie, ni mouvement, où le soufre même était solidifié et où régnait la mort, la mort toujours et partout !

Cette vue hideuse s'accordait avec la détresse de mon propre cœur solitaire.

Je m'y arrêtais avec complaisance, avec une amère volupté. Cette contrée reflétait l'image de mon âme ravagée et broyée. Comme cette contrée, mon être intérieur ressemblait à un cratère mort, à de la lave durcie. De même que cette contrée si florissante avait été jadis recouverte de cendres, de même mon cœur était enseveli sous la cendre de la tristesse, du dégoût et de l'amertume....

Oh ! le kronprinz et ses généraux arrogants qui broyaient contre le mur de la civilisation la vie de milliers et de milliers d'hommes paisibles, des hommes qui n'avaient jamais fait de tort à personne, des hommes qui jamais n'avaient souhaité de mal à leurs semblables.

Plongé dans mes pensées et mes méditations, je vis tout à coup dans le lointain l'éclair de multiples explosions. Quelques secondes après j'entendis les explosions qui se répétaient. Bientôt les collines et les déserts, les tombes et la solitude qui m'entouraient furent enveloppés dans un océan de feu, de geysers enflammés, de vagues noires, de colonnes fumantes.

L'air était ébranlé. Le hurlement d'un grand nombre de monstres blessés formait un bruit rapide et continu.

Au nord les obus et les bombes explosaient avec un fracas assourdissant.

Toutes nos tranchées, nos positions, nos abris bétonnés disparurent dans un image de fumée, strié d'éclairs jaunes.

La tempête se déchaîna jusque dans les rangs les plus éloignés de nos troupes de réserve, arrosant d'une grêle enflammée tous les vestiges de nos voies de communication et l'horizon lointain, où se trouvaient nos troupes de réserve.

Frappé d'épouvante et de terreur je cherchai l'explication de ce cataclysme, lorsque soudain un hurlement furieux remplit l'air avec une force croissante.

Une explosion fit craquer, osciller et s'effondrer le fort. Un tourbillon de terre, de pierres, de fer et de plomb balaya mon poste d'observation. Je sentis que j'étais soulevé, puis précipité dans un abîme sans fond, tandis que j'avais les oreilles, le nez, les yeux et la bouche remplis d'un liquide brûlant.

« Herr oberleutnant, sind sie tot ? (Monsieur le premier lieutenant, êtes-vous mort ?)

C'était la voix de mon ordonnance, qui me parlait à travers son masque à gaz.

Non, Dieu merci, je n'étais point mort, mais blessé grièvement. On me descendit à l'infirmerie.

Le fort était culbuté, tout paraissait sens dessus dessous, comme une fourmilière écrasée.

L'effroyable ouragan dura toute la journée. Le fort trembla, les murs en béton se déchirèrent.

Ce fut une nuit longue et terrible. »

A l'aube quelques soldats de liaison arrivèrent. Ils avaient l'air misérable, étaient couverts de boue et de sang, et d'une pâleur livide.

Ils avaient réussi à atteindre le fort au prix d'efforts surhumains. Ils rapportaient des détails horribles. Les tranchées n'existaient plus. Seuls les abris bétonnés, construits sous le sol, avaient résisté au feu. Il n'y avait plus de communication téléphonique, plus de réserve. Les pertes étaient effroyables.

Le bombardement fit rage encore pendant la journée du lendemain. Le fort tanguait comme un navire sur les vagues. Des canons lourds faisaient pleuvoir la grêle de leurs projectiles et nous clouaient au sol.

Les casemates supérieures n'étaient plus sûres. Une voûte avait été traversée de part en part et cinquante soldats avaient été ensevelis. Notre artillerie riposta. Mais les canons français étaient trois ou quatre fois plus nombreux que les nôtres. La canonnade et le sifflement de la tempête pénétrait jusque dans notre réduit le plus profond.

La nuit suivante et le lendemain le bombardement continua, puis il y eut encore une nuit terrible.

Peu à peu le fort se vida. Nos hommes se retirèrent pour aller renforcer les troupes gravement éprouvées. Beaucoup partirent, mais fort peu devaient revenir.

Mon tour arriva. Le commandant me plaça à la tête de cent hommes que je devais, avec l'aide d'un guide, conduire jusqu'à la carrière.

Grâce aux bons soins de mon ordonnance, j'étais assez bien rétabli pour pouvoir accomplir ma mission. Du reste, il n'y avait pas d'autre issue, la situation était extrêmement critique.

Nous partîmes dans la nuit. A peine avions-nous quitté le fort que deux hommes furent tués d'une balle.

Il fallait chercher à atteindre notre poste en faisant des détours. Il n'y avait plus de chemins battus. Nous marchions l'un derrière l'autre à la file indienne; je me trouvais au milieu de mes hommes.

C'était plutôt ramper que marcher, en sautant d'un trou d'obus dans un autre. Nous devons nous guider sur la boussole à la lueur des fusées. De temps en temps on entendait retentir un cri rauque dans la nuit. De nouvelles victimes tombèrent. Nos pieds s'agglutinaient à la terre boueuse. Des nuages de fumée violette flottaient dans l'air. Des formes étranges apparaissaient : des ouvertures d'abris abandonnés, des tranchées détruites, des affûts brisés, qui dressaient dans l'air sombre leurs tristes débris.

Nous longeâmes une crête que surmontaient les canons des fusils armés de baïonnettes, qui jetaient dans la nuit un éclat mat reflété à la lueur des fusées. Toute une section française avait été ensevelie à cet endroit,

longtemps auparavant, alors qu'elle se préparait à l'assaut. (1).

Combien de temps notre calvaire va-t-il durer encore ? Par combien de détours et de zigzags devons-nous encore suivre notre guide ?

Grâce à nos précautions nous pûmes atteindre le fort au nombre d'une soixantaine. Plus de la moitié de ma compagnie avait jalonné et marqué la route de ses restes sanglants.

Dans la pâleur du jour naissant nous remarquâmes la longue ligne blanche de la marnière. Une couche de terre sombre la recouvrait comme un toit. Le bombardement était si intense qu'il nous fut impossible d'y pénétrer par devant. Il fallut nous faufiler par une tranchée à moitié détruite de cette façon nous pûmes atteindre la marnière par le côté, trois cents mètres plus loin.

C'était un blockhaus solidement fortifié, profond et résistant comme un fort. Quatre bataillons défendaient cet ouvrage, mais la garnison avait l'air misérable. Depuis trois jours déjà elle était isolée du monde, trois longues journées sans boire ni manger et sans nouvelles.

Epuisés nous nous couchâmes sur la paille chaude d'une des caves souterraines pour y dormir le sommeil des gens harassés. Lorsque nous nous revêlâmes à neuf heures du matin, nous entendîmes toujours l'artillerie qui continuait à faire rage. Nous étions protégés par plusieurs mitrailleuses, mais par suite de la violence du bombardement, aucun des soldats n'avait pu rester auprès de sa machine et tous avaient cherché un abri dans une des cavernes où ils se tenaient prêts à bondir sur leurs armes au premier signal.

(1) L'abbé Polimann, qui a pris part à la bataille de Verdun comme officier, rapporte ce qui suit à propos de ce fait :

« C'était à la Pentecôte, le 11 juin 1916. Le 137<sup>e</sup> régiment d'infanterie — Polimann commandait la troisième compagnie de ce régiment — avait en première ligne deux bataillons, soutenus par deux compagnies de mitrailleuses. Ma section était retranchée dans un poste avancé, à quelques mètres à peine de la ferme de Thiaumont. Le bombardement ennemi faisait rage. On sentait qu'une attaque était imminente. La consigne était simple : résister sur place. Le soir vers cinq heures je reçus du colonel l'ordre d'assumer le commandement de la troisième compagnie. Les poilus de cette unité ont défendu la tranchée des baïonnettes.

L'attaque prévue se déclancha le 12 juin à l'aube. Dans le courant de la journée du 12 juin trois nouveaux assauts, qui partaient de Douaumont, vinrent se briser contre la tranchée des baïonnettes.

Le cercle des ennemis se resserra, les défenseurs durent abandonner tout espoir d'être ravitaillés en vivres ; l'isolement était absolu. Le soir une patrouille allemande s'avança sous le couvert de liquides enflammés. Les intrépides soldats du 137<sup>e</sup> la repoussèrent et réussirent même à faire 12 prisonniers. Lorsqu'à l'aube du 13 le lieutenant constata des mouvements ennemis près du fort de Douaumont, il donna des signaux pour obtenir l'intervention de l'artillerie française. Il l'obtint et on résolut ensuite d'entreprendre une contre-attaque, mais celle-ci ne se déclancha pas, et comme la résistance avait été poussée jusqu'aux extrêmes limites des forces humaines, les Allemands purent faire prisonniers les quelques survivants de la tranchée des baïonnettes. »

Les morts y restèrent, « plus de soixante dans un bout de tranchée de trente mètres », déclare l'abbé Polimann, qui a vu tomber trois hommes dans son voisinage immédiat ; leurs corps étaient demeurés étendus à ses pieds.

Que se passa-t-il après que les Allemands eurent pris possession de ce coin de terre qui avait été défendu avec tant d'acharnement ? Suivant l'opinion de l'abbé Polimann, les Allemands se contentèrent de recouvrir de terre les corps des Français dans la tranchée même et en guise de croix, ils placèrent un fusil à côté de chaque soldat. Ce sont les baïonnettes de ces fusils qui, émergeant de la terre, marquent l'emplacement où le combat s'est déroulé.

Il faisait un temps sombre et pluvieux. Les nuages pendaient très bas.

Dix heures !... Onze heures !... Un brouillard épais cachait le paysage et estompait tous les objets à quelques mètres de nous.

Douze heures ! Le canon se tut soudain. Il se fit un grand silence. Ce silence était effrayant et rendait anxieux. Il ne dura que quelques instants. Puis les canons se mirent à gronder à nouveau, mais les obus tombèrent loin derrière nos réserves.

A trois ou quatre cents mètres de nous, nous entendîmes soudain le crépitement des mitrailleuses et l'explosion des grenades à main.

Un bruit de voix confuses qui criaient et hurlaient frappa nos oreilles. Nos avant-postes accouraient en criant :

« Die Franzosen ! » (Les Français).

On se précipita vers les issues. Devant nous se dressaient les uniformes gris-bleu sortant du brouillard, comme des silhouettes géantes.

Une mêlée atroce se déchaîna autour des mitrailleuses. Les assaillants, dont le nombre croissait, abordèrent les nôtres à la baïonnette. Ils portaient au collet le chiffre 11. Sous la bourguignote bleuâtre leurs yeux noirs flamboyaient. Ils chantaient une sorte de « Marseillaise » furieuse, où je surpris ces vers :

Nous entrerons dans la carrière

Quand les Boches n'y seront plus...

Nous y étions toujours, mais ils y entraînaient déjà. Désarmés par la soudaineté de l'attaque, bousculés par sa fougue, les nôtres refluaient en désordre. Nos mitrailleuses restaient aux mains de l'ennemi, qui les retournait contre nous. Chargé de la défense des casemates du bas, j'organisai la résistance. Mais pendant ce temps d'autres compagnies françaises s'étaient portées à l'assaut de notre blockhaus par le nord, avaient culbuté nos hommes et pénétraient dans les carrières par l'étage supérieur.

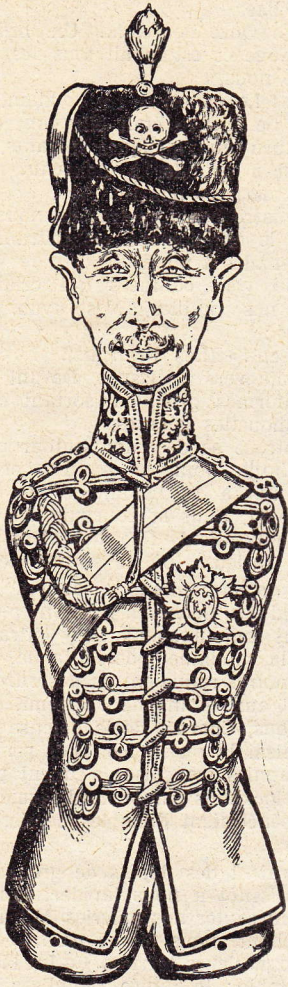
Elles y trouvaient des dépôts de grenades dont elles se mettaient aussitôt à nous lapider, tandis que leurs sapeurs faisaient sauter nos galeries. Mitraillés d'en bas, pétardés d'en haut, nous étions perdus, forcés comme des blaireaux dans leurs terriers. Ce fut bientôt un massacre épouvantable ; la fumée remplissait les cavités ; les corps roulaient, tombaient, étaient précipités. De l'affreuse cohue je vis soudain se dresser un fusil portant un mouchoir blanc.

Je réussis à m'évader par une issue éloignée qu'avait négligé l'ennemi. J'étais suivi par mon fidèle ordonnance Schmutz, qui, la mâchoire emportée, poussait des sons inarticulés. J'avais été moi-même atteint au pied, mais ma blessure, bien qu'elle me fit déjà cruellement souffrir, ne m'empêchait pas tout à fait de marcher.

Nous restâmes blottis pendant quelque temps dans une anfractuosité du bois voisin. Le brouillard s'était dissipé ; un fort vent disloquait et pourchassait les nuages. J'avais perçu ma jumelle, mais l'air était devenu extraordinairement limpide et, dans le paysage net, j'apercevais à l'œil nu l'infanterie française qui progressait dans la direction de l'est. Elle débordait du ravin de la Dame et couvrait le plateau de Thiaumont de petites tâches bleuâtres ou jaunâtres, qui tantôt disparaissaient, fondues avec le terrain, tantôt redevaient visibles par leur mobilité.

Des avions tournoyaient très bas dans le ciel violent au-dessus des colonnes d'assaut. Nos tirs de barrage se déclanchaient maintenant avec fureur, mais trop tard : les Français avaient passé. La terre tragique et fissurée, pustuleuse de tous ses cratères, tremblait, comme agitée de secousses intérieures. Un cône effroyable, volcan en activité, proéminait au centre du tremblement, projetant dans une trouée d'azur des torrents de fumée où se tordaient des flammes ; c'était Douaumont qui brûlait.

Nous nous traînâmes à travers les racines du bois massacré dans l'espoir de rencontrer quelques-uns des nôtres. Nous en trouvâmes, mais c'étaient des cadavres ou des blessés à l'agonie, palpitant dans leur sang et leurs déjections. Une voix souterraine nous cria : « Herab ! » Nous découvrîmes la brèche d'une sape écla-



Le Kronprinz marionnette.  
Extrait d'une feuille d'images d'Epinal.

tée qui conduisait à une branche de la tranchée Krupp. Nous nous y engageâmes. La tranchée n'était plus qu'un inexprimable chaos de terres ébouleées, de sacs éventrés, de boyaux effondrés, de clayonnages et de boisages à demi consumés, où s'enchevêtraient des corps, des membres humains, des débris d'armes et d'outils, des plaques d'acier et des fils de fer. Des hommes hideux, fangeux, bruns, rouges, la plupart blessés, y grouillaient encore, comme de gros vers de vase. Deux vagues françaises avaient emporté, submergé la tranchée, puis l'avaient débordée, dépassée, pour aller déferler plus loin, entraînant avec elles, comme des algues arrachées, des paquets de prisonniers.

La confusion des survivants était lamentable. Les uns voulaient croupir là jusqu'à la nuit, pour tâcher, à la faveur des ténèbres, de rejoindre nos lignes dans le nord; d'autres espéraient l'arrivée de brancardiers français, qui les ramasseraient; un capitaine, la face rageuse, d'où un œil avait coulé, s'efforçait de rallier des hommes et de dresser sur le parapet une ou deux mitrailleuses, pour prendre l'ennemi à revers.

Tout à coup des explosions se produisirent, se rapprochant rapidement au milieu de cris épouvantables. Des grenades tombaient de partout. En même temps, les parapets se crénelèrent de bourguignotes jaunes et de têtes horribles; puis des bustes kaïki surgirent d'entre les butées de terre, brandissant des gestes effrayants, de chacun desquels partait une grenade.

C'étaient les nettoyeurs de tranchées.

Une bousculade dantesque se convulsa alors parmi les damnés du sol, qui tous cherchaient à fuir les démons et le feu du ciel.

Le couteau entre les dents, le sac à grenades au ventre, les zouaves sautaient dans la tranchée. Des Algé-

riens basanés et féroces, l'œil extatique et le bras saccadé, sautèrent avec eux. Ce fut effarant. Tout ce qui n'était pas déjà brûlé, décervelé, écrabouillé, tout ce qui vivait encore était transpercé, saigné, charcuté. Le sang gliclait, pissait, les muscles criaient, les os craquaient; des abdomens se fendaient, répandant leurs entrailles comme des nids de serpents. Je vis crouler mon pauvre Schmutz et se fracasser ce qui lui restait de tête. Un grand Arabe, maniant avec une dextérité surprenante un immense couteau, entaillait, éventrait, excisait, sectionnait, dépeçait, tranchait des carotides, en psalmodiant d'une voix gutturale :

— *Ibahou!... Khanazir!... Idrib! idrib Israb!... el dam!...*

Accoté contre un pare-éclats, browning au poing, je m'apprêtais à vendre chèrement ma vie, quand je me sentis soudain enlevé, emporté par une poussée, puis précipité dans le vide d'un abri-caserne sous une avalanche de corps qui dégringolaient sur moi. Une formidable détonation retentit. Une douleur aiguë me disloqua le cœur. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, étouffant, écrasé, baigné de viscosités, ma seule pensée, mon besoin instinctif, sans souci d'autre danger, fut de me débarrasser du poids insupportable sous lequel j'étais enfoui. Au premier mouvement que je fis, une souffrance terrible me déchira. Je compris que j'étais gravement blessé. Je ne pouvais pourtant pas rester enseveli sous ce monceau de cadavres à attendre une mort horrible! Surmontant tous les tenaillements de la torture, je soulevai d'un effort surhumain la dalle de chair qui m'accablait, je me hissai, en hurlant comme un écartelé, à travers les corps, j'arrivai à l'air, je respirai. Le silence était profond. A cinq mètres au-dessus de moi, l'entrée de l'abri s'ouvrait sur un ciel nocturne..

Je gravis à grand-peine l'escalier de terre. Personne dans la tranchée que des morts et des débris. J'escaladai un éboulement. Je me retrouvai sur le sol. La canonade s'éloignait, rougeoyant encore dans le nord. L'éruption de Douaumont n'était plus marquée que par un mince panache de feu. La nuit était immense. D'énormes étoiles ouvraient des milliers d'yeux horrifiés sur le champ de carnage.

Je marchai, je me traînai quelque temps au hasard, trébuchant contre des obstacles. J'allais me laisser tomber, sans force, épuisé de douleur, quand un bruissement de pas se fit entendre. Je vis paraître des ombres, les silhouettes d'une colonne en marche. Un soldat français, baïonnette au fusil, surgit près de moi :

— Que faites-vous ici?.. Allons, ouste!.. dans le rang!..

Il m'empoigna, me poussa, et je me trouvai soudain au milieu d'une troupe de prisonniers, que l'on acheminait dans la direction du sud.

Je jetai un regard exténué sur mes plus proches compagnons. Ils étaient mornes et terreux. Un lourd feldwebel marchait à côté de moi.

— Où allons-nous? dis-je.

Je n'en sais rien.

Je lui demandai des nouvelles de la bataille.

— *Alles kaput. Douaumont est pris.*

Puis remarquant que j'avancais difficilement :

— Vous êtes blessé? interrogea-t-il.

Oui.

Et bien! c'est une ambulance française qui vous soignera.

— Si j'arrive jusqu'au bout. Pouvez-vous me soutenir?

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

— Oh! fis-je, il n'y a plus d'*Oberleutnant*. C'est fini. Nous ne sommes plus que deux hommes.

Les heures qui suivirent furent très pénibles. Nous marchions sur une sorte de piste labourée de crevasses. Cent fois je crus défaillir d'angoisse. J'étais saisi de vertiges et d'étourdissements. Nous atteignîmes enfin une route. Les premiers arbres apparurent. Leurs troncs alignés se dressaient de plus en plus nombreux dans la clarté diffuse de la lune. A tout instant nous faisons halte pour laisser passer de longs convois de camions. Nous étions dans une région de grosses pièces françaises, et leurs coups de départ nous arrachaient les oreilles. Les



«Kulture».  
Je les tue pour leur apprendre à vivre. (Punch).

épaulements d'un fort se bosselèrent à notre droite. Puis des carcasses de bâtisses se montrèrent. Nous rejoignîmes une autre route, très large et fortement pavée.

L'aube commençait à poindre quand, après avoir franchi les gros murs d'une enceinte fortifiée, nous débouchâmes sur une place plantée d'arbres au bord de la Meuse. Dans la pure lumière de l'extrême matin l'eau limpide et froide, satinée de lueurs d'argent, miroitait tout entière de la saisissante vision d'une ville de ruines qui s'étagéait sur ses rives. Blanches, grises, diaphanes, à demi écroulées, enchevêtrant leurs combles rompus, dressant leurs poutres noires, équilibrant leurs faitages, écarquillant leurs fenêtres vides, les maisons martyrisées qui nous faisaient face, trempant dans l'eau claire leurs pieds difformes, alignaient leur détresse dans l'air serein avec une douceur et un fraîcheur d'angélus. Une seconde rangée de ruines se fuselait au-dessus de celles de la rive, puis une troisième.

De grandes trouées blanches y jetaient leurs surplis festonnés de guipures. Des arcs gothiques s'ogivaient. Une abside se dentelait. Par-dessus la ville agenouillée dans ses effondrements, Notre-Dame de Verdun tendait ses deux tours comme deux grands bras de prière et de protestation.

Devant nous, au-delà d'un pont, une formidable porte médiévale, ventrue, tourelée et crenelée, donnait accès à la ville par une arcade en plein cintre, dominée d'un fronton triangulaire. Cet énorme donjon était intact, jusque dans ses moindres mâchicoulis. Seul le fronton avait été touché.

La place où nous stationnions était pleine de milliers de prisonniers. En colonne par deux, ils passaient le pont et s'engageaient sous la porte. Des dragons bleu ciel sur des chevaux roux surveillaient, lance au poing, cet écoulement. Nous attendîmes longtemps notre tour.

L'aube devenait l'aurore. De premières teintes roses touchaient les ruines blanches, les tours de la cathédrale et se miraient légèrement dans la Meuse.

Nous partîmes. Je marchais toujours au bras de mon feldwebel. Le pont fut traversé, puis la porte massive. Nous étions dans une rue de gravats, de décombres et

d'éventrements. Nous tournâmes à droite. Je n'en pouvais plus, tout mon pauvre corps n'était qu'une immense loque de souffrance; je me sentais mourir.

Une place s'espaça, bordée de troupes, sillonnée d'ambulanciers, de bonnets blancs de médecins, de coiffes de sœurs de charité. Un poste de la Croix-Rouge y tendait ses toiles.

Le côté gauche de la place était occupé par la façade solennelle d'un vaste édifice de style ancien, au haut fronton demi-circulaire, aux fenêtres obturées de sacs de sable. Dans le chambranle de la porte cloisonnée, au sommet d'un perron de huit marches, se tenait, immobile et rigide, un général français, devant lequel défilaient les prisonniers allemands. Il avait une tête implacable et rude, coupée d'une terrible bouche serrée, oblique comme une balafre. Ses petits yeux perçants, sous de durs sourcils broussailleux, et sa moustache raboteuse, aux courtes soies noires et rêches, le faisaient ressembler à un sanglier.

J'entendis une voix qui murmurait derrière moi :  
— Der General Mangin.

Au même instant, les premiers rayons du soleil levant virent frapper l'édifice. Ils firent étinceler sur l'architrave les lettres dorées d'une inscription. Je lus : Palais de Justice.

Une douleur fulgurante m'anéantit. Je perdis connaissance. Je m'affaisai entre les bras d'un infirmier.

Et dans un dernier regard, au-dessus du général Mangin, au-dessus de l'inscription flamboyante du Palais de Justice, je vis flotter dans l'azur pâle du ciel de Verdun les trois couleurs déchiquetées du drapeau de la France.»

« Justice ! »

Le boucher de Verdun, le kronprinz poltron, devait bientôt lui aussi faire l'expérience de cette justice, car quand l'heure solennelle de la reddition des comptes eut sonné pour l'Allemagne on le vit avec son père, le glorieux héros Guillaume II, fuir l'armée comme un vulgaire filou, comme un lâche, pour aller chercher son salut en Hollande.

## LES DÉPORTATIONS DE LILLE

Au commencement de 1916 il se produisit en territoire français occupé des faits qui étaient bien de nature à exciter les troupes à une lutte à outrance, car rien n'émeut le soldat autant que des actes d'injustice accomplis par l'ennemi à l'égard de civils inoffensifs.

Les faits auxquels nous faisons allusion étaient particulièrement graves et causèrent dans la population une émotion considérable. Nous allons les rapporter d'abord.

A plusieurs reprises déjà le gouvernement français avait protesté contre la manière d'agir des Allemands en territoire occupé à l'égard des sujets français qu'ils obligeaient à exécuter des travaux militaires.

Mais ces violations des lois de la guerre furent dépassées de loin par l'ordre barbare publié au printemps de 1916 à Lille, Roubaix et Tourcoing.

Pendant la Semaine Sainte, donc la semaine avant Pâques, on apposa sur les murs de ces villes des affiches contenant une proclamation du commandant militaire. Elle était rédigée comme suit :

« L'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population.

Pour atténuer la misère, l'autorité allemande a demandé récemment des volontaires pour aller travailler à la campagne. Cette offre n'a pas eu le succès attendu.

En conséquence, les habitants seront évacués par ordre et transportés à la campagne. Les évacués seront envoyés à l'intérieur du territoire occupé de la France, loin derrière le front, où ils seront occupés dans l'agriculture et nullement à des travaux militaires.

Par cette mesure l'occasion leur sera donnée de mieux pourvoir à leur subsistance.

En cas de nécessité, le ravitaillement pourra se faire par les dépôts allemands.

Chaque évacué pourra emporter avec lui 30 kilogrammes de bagages (ustensiles de ménage, vêtements, etc...), qu'on fera bien de préparer dès main'enant.

heur à qui n'obéirait pas. Quel coup terrible pour tous ces ménages, et quelle anxiété il devait causer dans le cœur des parents !

Le maire de Lille envoya immédiatement la lettre de protestation suivante :

« Monsieur le Gouverneur,

« Retenu chez moi par la convalescence, j'apprends avec une indécible émotion une nouvelle que je veux encore me refuser à croire. L'on me dit que l'autorité allemande aurait l'intention d'évacuer, sur une partie du territoire occupé, une notable partie de notre population. Après les déclarations officielles que vous avez affichées sur les murs, que la guerre n'était pas faite aux civils, que les droits, les biens et la liberté de la population leur seraient garantis à la seule condition qu'elle se maintienne dans le calme, je n'aurais jamais pu croire qu'une pareille mesure pût être en usage, S'il devait en être ainsi, je me permettrais, comme premier magistrat de notre cité, d'adresser la plus énergique protestation contre ce que je considérerais comme une violation absolue du droit des gens universellement reconnu.

Détruire et briser des familles, arracher par milliers de leurs foyers des citoyens paisibles, les forcer à abandonner leurs biens sans protection, serait un acte de nature à soulever la réprobation générale.

Nos soldats, comme les vôtres, font vaillamment leur devoir, mais toutes les conventions internationales s'accordent à laisser la population civile en dehors de cet effroyable conflit.

Je veux donc espérer, Excellence, que pareille éventualité ne se produira pas. »

Signé : DELESALLE,  
Maire de Lille. »

Mais naturellement l'autorité allemande ne s'inquiéta pas de cette lettre. Elle avait pour elle la force qui s'appuyait sur son épée, sur la violence.

Aussi les Allemands exécutèrent-ils leur plan infernal jusqu'au bout et ces journées furent des journées de sombre désespoir dans ces villes occupées par l'ennemi.

Sur l'ordre du général von Graevenitz, le 62<sup>e</sup> régiment d'infanterie venu exprès de Verdun dans ce but déporta 25.000 Français des deux sexes à Roubaix, Tourcoing et Lille.

Dès l'aube les soldats, musique en tête et armés de mitrailleuses, se rendirent dans les quartiers indiqués qu'ils barricadèrent; des officiers pénétrèrent dans les maisons et désignèrent des pères, des jeunes gens et des jeunes filles qui devaient se réunir dans certain local. Des mères implorèrent la pitié des bourreaux, pleurant à chaudes larmes et tenant serrées dans leurs bras leurs filles qu'on leur arrachait brutalement. Des enfants furent séparés de leur père ou de leur mère. Des femmes s'évanouirent, plusieurs furent frappées de folie subite. Quelques-unes succombèrent peu après, incapables de se relever du coup terrible qu'elles avaient reçu en voyant leur fille emmenée vers l'inconnu, peut-être vers le déshonneur.

Car qui pouvait se fier à une proclamation allemande, alors que d'autres engagements avaient été si scandaleusement violés ?

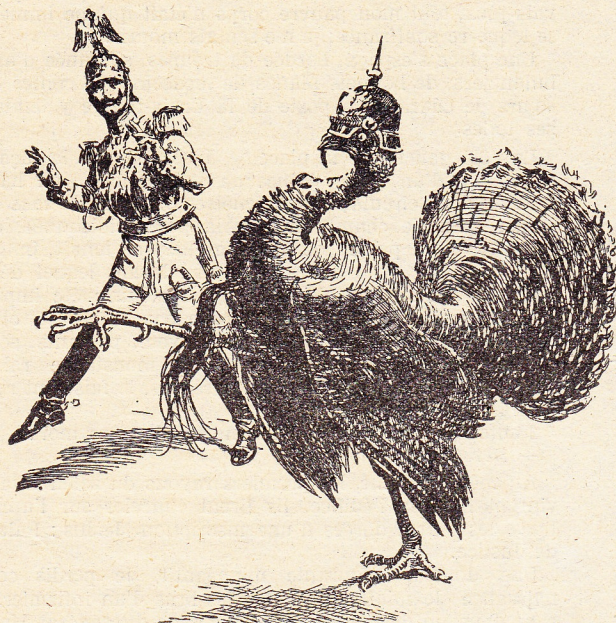
On poussa alors les prisonniers vers la gare et on les entassa dans des fourgons à bestiaux et à bagages.

Nous tenons à reproduire ici la lettre écrite par la femme d'un commerçant lillois :

« Ma chère M...,

Nous venons de passer trois semaines, mais surtout ces huit derniers jours, dans les angoisses et les tortures morales les plus affreuses pour le cœur des mères.

Sous prétexte des difficultés causées par l'Angleterre au ravitaillement et du refus des chômeurs d'aller volontairement travailler aux champs, on a procédé par force à une évacuation, et cela avec un raffinement de cruauté inimaginable. On n'a pas procédé comme la première fois par familles entières; non, souffrir ensemble, ils ont trouvé que cela nous serait trop doux, et alors



Nouvelle danse.

Après le pas de l'oie et le grand succès de la saison, le pas de Calais, Guillaume II essaie en famille un nouveau pas. (Punch).

J'ordonne donc : Personne ne pourra, jusqu'à nouvel ordre, changer de domicile. Personne non plus s'absenter de son domicile légal déclaré, de 9 heures du soir à 6 heures du matin (heure allemande) pour tant qu'il ne soit pas en possession d'un permis en règle.

Comme il s'agit d'une mesure irrévocable, ils est de l'intérêt de la population même de rester calme et obéissante. »

Lille, avril 1916.

LE COMMANDANT. »

Une autre proclamation était conçue en ces termes :

AVIS.

« Tous les habitants de la maison, à l'exception des enfants au-dessous de 14 ans et de leurs mères, ainsi qu'à l'exception des vieillards, doivent se préparer pour être transportés dans une heure et demie.

Un officier décidera définitivement quelles personnes seront conduites dans les camps de réunion. Dans ce but, tous les habitants de la maison doivent se réunir devant leur habitation; en cas de mauvais temps il est permis de rester dans le couloir. La porte devra rester ouverte. Toute réclamation sera inutile. Aucun habitant de la maison, même ceux qui ne seront pas transportés, ne pourra quitter la maison avant 8 heures du matin (heure allemande).

Chaque personne aura droit à 30 kilogrammes de bagages; s'il y aura un excédent de poids, tous les bagages de cette personne seront refusés sans égards. Les colis devront être faits séparément pour chaque personne et munis d'une adresse lisiblement écrite et solidement fixée. L'adresse devra porter le nom, le prénom et le numéro de la carte d'identité.

Il est tout à fait nécessaire de se munir dans son propre intérêt d'ustensiles pour boire et manger, ainsi que d'une couverture de laine, de bonnes chaussures et de linge. Chaque personne devra porter sur elle sa carte d'identité. Quiconque essaiera de se soustraire au transport sera impitoyablement puni. »

ETAPPEN-KOMMANDANTUR ».

On s'imagine sans peine l'émotion, la stupeur, l'indignation et l'angoisse qui s'emparèrent de la population à la lecture de ces nouvelles.

On allait donc déporter une grande partie de la population, hommes, jeunes gens, femmes, jeunes filles, vers une destination inconnue. Cela devait se faire « militairement », sur les indications d'un officier. Et mal-



Le héros de Verdun. (Pierre Chatillon).

ils ont pris dans chaque famille un, deux, trois, quatre ou cinq membres, hommes, femmes, jeunes gens, enfants de quinze ans, jeunes filles, n'importe... ceux sur qui tombe le choix arbitraire d'un officier.

Et, pour prolonger notre angoisse à tous, ils ont opéré par quartiers, sans vouloir même indiquer dans quel quartier ils opéreraient chaque nuit, car c'est au lever du jour, à 3 heures du matin, que ces braves, musique en tête, avec mitrailleuses, baïonnette au canon, allaient chercher des femmes et des enfants pour les emmener, Dieu sait où, et pourquoi?

Ils disent : loin du front, pour des travaux n'ayant aucun rapport avec la guerre; mais nous savons déjà que les pauvres enfants ont été dans certaines régions accueillies à coups de pierres, parce qu'elles venaient volontairement, disait-on, travailler là où la population s'y était refusée. C'est le mensonge diabolique, comme l'est d'ailleurs tout le plan lui-même, car c'est cela que préparaient la feuille de recensement indiquant âge, sexe, capacités, aptitudes à tous travaux, la carte d'identité que nous devons toujours porter, et la défense de coucher hors de chez soi.

Donc, il y a environ trois semaines, des rafles furent opérées dans les deux grandes villes voisines; on prenait n'importe qui dans les rues, dans les tramways, et ceux qui étaient pris ainsi ne reparaissaient plus.»

La dame parle ensuite des proclamations citées plus haut et ajoute :

« A la sortie des églises (Jeudi Saint) nous lisions cette menace qui allait être exécutée de suite pour les uns, et pour les autres pesait sur nos têtes comme une épée de Damoclès; et cela, pendant dix longs jours et dix interminables nuits, puisqu'on allait par arrondissement. Et c'était, comme toute, le bon plaisir d'un officier qui allait désigner les victimes. Et, ignorant chaque nuit si c'était notre tour, on s'éveillait comme en un effroyable cauchemar, la sueur au front et l'angoisse au cœur. Rien ne pourra vous dire ce que furent ces jours. Tous nous en restons brisés.

Dans la nuit du vendredi au samedi saint, à 3 heures, passèrent par chez nous les troupes allant cerner le premier quartier désigné : Fives. Ce fut terrible; l'officier

passait, désignant ceux et celles qu'il choisissait et leur laissant, pour se préparer, un laps de temps variant de une heure à dix minutes.

Antoine D... et sa sœur, 22 ans, furent emmenés; à grand-peine, on laissa la jeune fille qui n'a pas 14 ans; et la grand-mère, malade de douleur et d'effroi, dut être administrée de suite; on laissa enfin revenir la jeune fille; mais ici un vieillard, là deux infirmes ne purent obtenir de garder la fille qui était leur seul soutien. Et partout ils ricanèrent, ajoutant la vexation mesquine à l'odieuse.

Ainsi chez le docteur, oncle de B..., on laisse à madame la libre choix entre ses deux bonnes, elle donne la faveur à la plus ancienne. « Bien, lui répond-on, alors c'est celle-là que nous prenons. » Mlle L..., la plus jeune, qui sort de la typhoïde et d'une bronchite, voit le sous-officier, qui emmenait sa bonne, s'approcher d'elle : « Quelle triste besogne on nous fait faire. — Plus que triste, Monsieur, on pourrait dire barbare. — Voilà un mot bien dur, vous n'avez pas peur que je vous vende ? » Et, de fait, le traître la dénonce; on lui donne sept minutes et on l'emmène nu tête, en chaussons, à la recherche du colonel qui préside à cette noble bataille, et qui la condamne, lui aussi, à partir, malgré l'avis du docteur.

Et ce n'est qu'à son énergie inlassable et à la pitié d'un moins féroce que les autres qu'elle obtient, à 5 heures du soir, d'être relâchée après une journée d'un véritable calvaire.

Les malheureux, à la porte desquels veille une sentinelle par personne désignée, sont emmenés d'abord dans un local quelconque, église ou école, puis en troupeau, pêle-mêle, de toutes classes, de toutes valeurs morales, entre des soldats, musique en tête, jusqu'à la gare, d'où ils partiront le soir sans savoir où on les mène et à quels travaux on les destine.

Et, dans tout cela, notre peuple garde une contenance, une dignité admirables, bien qu'on le provoque en faisant ce jour-là promener les autos qui emmènent quelques-unes de ces malheureuses enfants. Tous partent en criant : « Vive la France! Vive la liberté! » et en chantant la Marseillaise.

Ils consolent ceux qui restent : leurs pauvres mères qui pleurent et les enfants; d'une voix étranglée par les larmes, blêmes de douleur, ils leur défendent de pleurer, eux-mêmes ne pleurent pas et restent fiers, semblant impassibles devant leurs bourreaux.

On annonce une trêve pour le jour de Pâques et le lundi, quarante-huit heures, c'est beaucoup. La protestation véhémement, indignée est lancé à nouveau par dépêche au haut commandement, on se reprend un peu à espérer.

Le soir, le sermon se termine par ces paroles admirables : « J'aurais voulu vous laisser une parole de joie et d'espérance, mais ceux qui depuis deux ans nous oppriment et nous accablent de mille vexations ont voulu faire pour nous de ces jours de fête des jours de deuil. »

Mais ensuite ce sont des paroles de confiance et de réconfort qui font tressaillir et monter les larmes aux yeux.

« On comptait donc sur une trêve au moins une nuit encore; mais le soir à 9 h. 30, la mairie brûle.

Le feu prit juste au-dessus du bureau où se trouvaient les seuls bons de réquisition signés faisant foi d'Etat à Etat; grâce à nos adjoints, dévoués au delà de tout ce qui se peut dire, ces bons sont sauvés, ainsi que l'état civil et les finances, jusqu'à prochain événement. Mais le feu prit bientôt aux quatre coins, l'eau manqua, et il reste les murs.

Et à la lueur de l'incendie, à 3 heures du matin, les visites domiciliaires recommençaient quartier Vauban.

Les bonnes presque partout sont enlevées ou s'offrent spontanément pour remplacer les jeunes filles de la maison ou les accompagner.

Et toute la semaine, ce calvaire dura, cette angoisse pesa sur nous. Enfin vint notre tour... Tu le penses bien, j'avais perdu tout sommeil, J'entendis donc passer les troupes et éveillai tout mon monde quand, à 4 heures, commença la visite de la rue. Elle dura jusqu'à



La lutte autour des forts de Verdun.

1 h. 30, nous à 10 h. 30. Comprends tu notre agonie pendant ces six mortelles heures?

Ayant compté tout le monde, on passa sans désigner personne; mais nous restons brisés. C'était lugubre de voir passer silencieuses, une par une, des jeunes filles de notre rue accompagnées d'une sentinelle.

Toute crainte d'ailleurs n'est pas passée pour nous. Hélas! père lui-même n'est-il pas menacé? On a emmené notre principal comp'able-fabricant, le mari de M..., qui a le même âge que lui. S'il allait être emmené, lui aussi?

Une femme a eu une sueur de sang en se voyant prendre son jeune fils; on le lui ramène, elle ne le reconnaît plus.»

L'évêque de Lille, Mgr Charost, protesta. Il reçut un jour du gouverneur cette réponse : « Vous, l'évêque, taisez vous et sortez »

Des habitants de Roncq et d'Halluin durent également abandonner leurs foyers.

Les malheureux furent transportés dans les Ardennes où ils furent logés misérablement. Ils devaient travailler aux champs et ne recevaient qu'une nourriture insuffisante. C'était là d'ailleurs un travail auquel les citadins n'étaient pas habitués.

En général, ils furent mal accueillis dans les Ardennes, car les Allemands avaient fait croire à la population que ces civils venaient y travailler volontairement.